

Vittorio Taviani
Les affinités sélectives

Élie Castiel

Numéro 314, juin 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89084ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2018). Vittorio Taviani : les affinités sélectives. *Séquences : la revue de cinéma*, (314), 56–56.

Vittorio Taviani

Les affinités sélectives

ÉLIE CASTIEL



Pour Paolo Taviani, la disparition de son bras droit ou gauche, selon l'angle où on se place, doit être insupportable. Deux ans plus jeune que Vittorio, pourra-t-il nous faire la grâce d'un ultime film ? À moins que *César doit mourir / Cesare deve morire* (2011) ait été, sous ce titre annonciateur, leur dernier film auréolé de succès critique.

Le décès de Vittorio Taviani est un poignard dans le dos des cinéphiles qui ont connu un des âges d'or du cinéma transalpin, grandiose époque de création alors que les changements sociaux et politiques, et pourquoi pas culturels, n'étaient pas des écueils à la création, mais au contraire, des leitmotifs.

C'est dans la dépression, le manque et les remous que l'on crée. L'abondance nous place dans un confort oisif qui n'a point d'égard pour le nouveau. Cinéma classique que celui de Vittorio Taviani, celui d'une histoire de l'Italie qui, à travers les images d'une ruralité poétisée, raconte les petites gens, ces hommes et ces femmes qui, en fin de compte, sont les principaux voyageurs d'un parcours national.

En somme, 25 films, toutes longueurs confondues; des essais en images totalement originaux, sans vraiment aucune influence extérieure. Qu'il s'agisse de *La nuit de San Lorenzo / La notte di San Lorenzo* (1981) dans lequel l'année italienne 1944 est, malgré tout, rendue lyrique parce que s'immisçant dans l'intime; ou encore, l'incontournable *Padre Padrone* (1977), un des chefs-d'œuvre du cinéma, foulant le terroir comme d'un jardin pris entre la grisaille du quotidien et les fausses promesses des dirigeants, tout en exploitant de façon merveilleuse le personnel, se confondant au collectif de façon puissante.

Le cinéma de Vittorio Taviani (et de son frère Paolo) refuse les conventions, respecte la linéarité du récit, mais dans le même temps, véhicule une pensée à l'égard du grand public en le mettant en scène. L'urbanité est remplacée par la Terre, celle des villages lointains qui, petit à petit, tendent à disparaître.

D'où un cinéma de la transparence qui ressemble beaucoup plus à des tableaux. Parti pris esthétique selon lequel l'image fixe de la peinture n'est mise en mouvement que pour faire vivre les personnages et officialiser leur présence. C'est donc le cinéma qui s'adapte à cette forme de la représentation et non pas le contraire. Avec *Good Morning Babylone /*

Good Morning Babilonia (1986), le clin d'œil frontal au cinéma américain des premières années de l'immigration rejoint les rêves et les souhaits d'une population sud-européenne marquée par la misère et rêvant d'une Amérique encore possible.

Avec le recul, vu d'un angle actuel, l'Histoire se répète à l'envers. Sans se rendre compte, Vittorio (et encore son frère) annonce des perspectives historiques qui ont marqué la marche du temps, situant le cinéma hors de son contexte culturel.

Tout est social. Tout est politique. Maximes que les frères Taviani utilisent dans un cinéma hors du commun, intellectuel sans être prétentieux, refusant, à quelques rares exceptions, le *star-system* pour privilégier les visages inconnus, les âmes qui se reconnaissent dans leurs récits.

Avec *César doit mourir*, leur dernière collaboration digne de mention, la mise en scène de la tragédie shakespearienne dans une prison d'aujourd'hui se voit, entre autres, comme un retour aux origines de l'Italie. Cette Rome antique qui croit encore aux Dieux, autocratique, démentielle, toute-puissante, créatrice aussi de mille et un trésors indéniables, et qui d'une certaine façon, annonce des siècles à l'avance, le parcours presque prévisible de l'humanité. C'est ça aussi le cinéma des frères Taviani.

Mais ce qui attriste à notre époque, c'est que mise à part une poignée de connaisseurs, le cinéma des Taviani s'égare, malgré lui, dans l'Histoire du cinéma. Nous vivons à une époque où l'actuel est si puissant que nous ne pouvons plus envisager le passé. Toutefois, quelques voix demeurent encore pour nous rappeler qu'il était une fois un certain cinéma italien. Fort, créateur, porteur d'espoirs, se renouvelant sans cesse en épousant les diverses formes de la représentation humaine. Un cinéma de l'Humanité.

Séquences a eu la chance d'avoir rencontré les deux frères à deux reprises (voir n° 133, mars 1988, avec le regretté Michel Buriana, et n° 167, novembre-décembre 1993, avec l'auteur de ces lignes). Dans le deuxième cas, comme probablement le premier, moments inoubliables en compagnie de deux penseurs dont le comportement simple, la langue accessible et la profondeur des idées nous rendaient fiers de vivre. ▲